

Lavy, Gaston (1875-1949)

1. Le témoin

Gaston Lavy est né le 9 août 1875 à Paris, le dernier de sept enfants d'un père plâtrier puis peintre en bâtiment. Lui-même exerce la profession de métreur en bâtiment. Marié en 1897, il a une fille unique âgée de 16 ans en 1914, lorsqu'il rejoint le dépôt du 20^e RIT de Lisieux. Le 6 avril 1915, il arrive à Moranville, dans la plaine de la Woëvre. Débute une vie monotone de terrassier dans un secteur calme. Même s'il découvre la guerre comme un enfant, s'émerveillant de tout, Gaston Lavy évolue dans un monde lugubre et désincarné ; il souffre en Lorraine de la promiscuité et de l'incurie de ses chefs, monarques indifférents aux conditions de vie des hommes, des tâches ingrates à effectuer, dans une misère affective et relationnelle quasi complète. 1915 se déroule en corvées dans une vie de privations de toutes sortes, y compris d'une nourriture décente. Un poste de téléphoniste lui donne l'impression de l'indépendance et du bon filon, mais ses conditions de vie dégradent son moral déjà peu combatif. Quand l'offensive allemande sur Verdun se déclenche, il se retrouve plus fuyard que combattant, une vie rendue plus dangereuse encore par l'incompétence de ses chefs. Il est ensuite versé au 37^e RIT et change de front pour échouer à Vého, dans le Lunévillois. Ayant perdu les camarades de son escouade, il se retrouve plus seul encore au milieu de « paysans de la Basse Normandie, croquants n'ayant jamais quitté leur glaise, épais, rustres, bornés, jaloux et méchants » (p. 260), et son état psychique se dégrade, lors du terrible hiver de 1916. Même ses permissions ne remontent pas son moral. Il multiplie donc les demandes pour s'extraire de cet enfer, souhaitant passer dans le repérage par les lueurs ou la section de camouflage auquel il envoie même un projet. C'est au retour d'une permission qu'il apprend sa délivrance, affecté à la section de camouflage du 1^{er} Génie à Paris. Il quitte le front et cesse la relation de ses souvenirs, considérant que sa guerre est « virtuellement finie ». Sa femme et sa fille périssent dans le terrible accident du tunnel des Batignolles, le 5 octobre 1921. Remarié en 1922, il est mort à Paris en 1949.

2. Le témoignage

Sa profession lui a donné l'habitude des constructions et le regard sûr du dessinateur. C'est donc par le dessin autant que par l'écrit qu'il va raconter sa guerre (notons encore la présence de quelques photos). L'ouvrage a été entrepris en novembre 1920, comme l'indique un court avant-propos : « Acteur infime de la grande tragédie, c'est sans esprit de littérature que j'ai couché sur ces pages mes modestes souvenirs. Heures cruelles, longuement vécues, vite oubliées, rarement bonnes, toujours dures, souvent tragiques. Nul s'il ne les a subies ne peut en comprendre toute l'horreur. Effort stérile pour nous qui en supportons toutes les charges. Puissent nos descendants en récolter le fruit dans la mesure de ce que nous aurons souffert. Novembre 1920 ». Sans doute l'auteur avait-il réalisé des croquis et pris des notes pendant la guerre, mais le récit manque de dates. La rédaction « enluminée » s'est poursuivie jusqu'à la veille de la Deuxième Guerre mondiale : une page datée de mars 1936 est révélatrice (p. 230) ; décrivant l'atmosphère ayant précédé les mutineries de 1917 (p. 238), Gaston Lavy cite longuement un article de Joseph Jolinon dans la revue Europe du 15 juin 1926. Le résultat donne un ouvrage illustré à la manière des livres pour enfants. Sous le titre « Un de la Territoriale 1914-1918 », le document en trois volumes a été acheté chez un bouquiniste par Laure Barbizet, conservateur du Musée d'histoire contemporaine, et il est conservé à la BDIC. Les éditions Larousse l'ont publié en fac-similé sous le titre *Ma Grande Guerre 1914-1918, Récits et dessins*, 2004, 335 p. (repris en 2005 par France Loisirs). Très richement présenté, l'ouvrage est un bel exemplaire pour bibliophile. S'agissant d'un fac-similé, aucune

correction n'y a été effectuée et les nombreuses fautes ou imperfections du scripteur n'altèrent ni la lecture, ni l'intérêt du contenu de ces pages. L'auteur et l'éditeur sont bien excusables pour la confusion géographique entre ballon d'Amance et ballon d'Alsace (p. 258). Les notes et la postface de Stéphane Audoin-Rouzeau complètent et décryptent ce « témoignage singulier » sur la psychologie du soldat territorial au front. Audoin-Rouzeau avance le sens caché d'une écriture aussi noire, l'auteur ayant perdu dans des circonstances atroces sa femme et sa fille au début de son entreprise d'écriture ; il fait aussi l'hypothèse de l'irruption du pacifisme dans le texte par l'atmosphère des années 1930. Il est plus vraisemblable que la condamnation de plus en plus forte de la guerre provienne de la durée de l'épreuve elle-même et figure dans les notes prises sur le moment. On regrette que les souvenirs de Lavy ne se prolongent pas dans la section de camouflage et la fin du conflit.

3. Analyse

L'ouvrage fournit de nombreux éléments sur les deux secteurs lorrains de la Woëvre et du sud de la Meurthe-et-Moselle, la vie quotidienne au front des régiments territoriaux et les misères ordinaires du soldat. Parmi les plus beaux dessins, on peut citer la représentation de goumiers à cheval (p. 19), les soldats dans un paysage couvert de neige (p. 184-199), le feu d'artifice des fusées rouges, vertes et blanches, et des explosions d'obus, sur le ciel nocturne (p. 309), etc. Le dessin de la structure complexe du toit d'un abri (terre, béton, rails, bois) montre une réalité bien observée (p. 289).

Les descriptions évoquent la découverte du front (conditions de vie, rites, cantonnement, loisirs...), les sentiments de curiosité (p. 32) ; le cuisinier et les repas (p. 58) ; les privilèges des officiers, « petits monarques », leur mépris des conditions de vie des hommes (p. 88, 237-238, avec l'exception d'un vieux capitaine) ; la saleté et le manque d'eau (p. 113) ; le vin gelé, transporté dans une toile de tente (p. 311) ; les rats (p. 125) ; des cadavres de 1914 retrouvés (p. 132) ; un combat aérien (p. 189) ; l'ivresse d'un bataillon tout entier, qui s'est servi dans les caves de Vatronville (p. 191, voir aussi p. 254 et 285) ; l'artisanat de tranchées (p. 78) ; la bonne blessure représentée par la face hilare du soldat étendu sur un brancard (p. 273) et, par opposition l'horreur d'une corvée de brancardiers transportant des « corps broyés empilés à la hâte » (p. 296).

Les détails concrets sur le travail sont nombreux. Un chapitre est intitulé « Travaux forcés », mais « non jamais aucun forçat, aucun bagnard n'aura été soumis à un tel régime et dans de telles conditions » (p. 286). On trouve (p. 46) une « trêve de fusillade » entre ennemis pour laisser chacun effectuer les travaux de défense.

Les territoriaux n'auraient pas dû participer directement aux combats, mais les circonstances en décident autrement. Gaston Lavy a peut-être tué un Allemand. Comme beaucoup d'autres qui ont fait le coup de feu, il n'en a pas la certitude, mais il note son plaisir fiévreux de tirer, de participer à une chasse humaine. Un Allemand tombe : « Est-ce réellement ma balle qui l'a atteint je ne sais mais j'en éprouve une grande satisfaction. Quelle épouvantable chose que la guerre qui crée de telles mentalités. Je suis heureux d'avoir abattu un être humain. Un pauvre diable qui comme moi a souffert toutes nos misères, à qui depuis toujours on a inculqué la haine du voisin et qui se trouve né d'un côté de ce qu'on nomme la frontière et moi de l'autre et de ce fait nous sommes mis dans cette terrible alternative « tuer pour ne pas l'être ». »

Ses vœux du 1er janvier 1916 sont simples : « Vivement la fin oui voilà ce qu'il faut souhaiter. » En avril, il ajoute : « Nous en avons marre, c'est le refrain de tous. » Il y a déjà des bruits de mutinerie, courant 1916 (p. 238) : « Nous avons été pressentis par une unité voisine qui elle aussi est à bout... Une mutinerie... Pourquoi pas ? Nous sommes mûrs pour la révolte. Le découragement gagne chaque jour du terrain. Des groupes se forment, des conciliabules ont lieu en catimini. Des mots s'échangent à voix basse. On s'amuse là-bas à

Paris, on se fout de nous, nous sommes bien les sacrifiés, les pauvres P.C.D.F. » C'est que, en effet, les séjours en permission sont démoralisants. La guerre enrichit les profiteurs ; à l'arrière on fait la nouba, ce sont les plaisirs, la débauche... « Dans cette capitale qui fut nôtre, comme on se sent étrangers, gênés, déplacés. » Et il faut encore subir le bourrage de crâne intensif de la presse, et les « boniments à la graisse de radis » tels que : Vous avez bonne mine, ou Dans les tranchées vous n'êtes privés de rien, ici c'est la pénurie, ou encore Qu'attendez-vous pour les sortir de France ?

Beaucoup désertent, soit en filant vers chez eux (p. 256), soit en passant à l'ennemi (« tous les jours il y en a qui se débinent », décembre 1916, p. 298). Atteint de bronchite, Gaston Lavy ne se soigne pas et cherche une aggravation qui ne se produit pas (p. 284), et même souhaite la mort (p. 287) : « Crever, crever une bonne fois et que ça soit fini [...] »

Stéphane Audoin-Rouzeau a bien raison de conclure (p. IX de la postface) : « la guerre de l'homme de rang a ceci de particulier qu'elle est intégralement subie ». En remarquant deux choses : d'abord que l'homme de rang représentait la majorité de la population combattante ; ensuite que nous sommes loin, ici, de la théorie du consentement.

Yann Prouillet, Rémy Cazals, juin 2011